

à des tourments de tout genre, afin d'être admis à la connaissance de la doctrine secrète des prêtres d'Égypte, quelque imitation de leurs pratiques; mais son école les considérait comme des épreuves du courage et de la discrétion des récipiendaires, sans y attacher un mérite religieux. Les stoïciens voulaient démontrer de la sorte que la douleur n'était pas un mal; et, quant aux platoniciens, auxiliaires à demi vaincus d'une religion dans laquelle ils introduisaient des extravagances étrangères, croyant la rendre plus forte contre des rivaux qu'ils parodiaient, ils ne sauraient valablement être consultés sur l'esprit véritable d'une religion que leurs efforts tendaient à dénaturer.

## CHAPITRE VI.

*De quelques dogmes qui ont pu s'introduire dans les religions sacerdotales, comme conséquences de ceux que nous venons d'indiquer.*

AVANT de terminer ce livre, nous devons rapporter quelques effets singuliers d'une disposition que nous avons souvent remarquée dans l'homme civilisé ou sauvage : nous voulons parler de son penchant à prêter à ses dieux ses inclinations, ses sentiments et même ses aventures. Ce penchant s'est manifesté de la manière la plus évidente dans toutes les religions soumises aux prêtres, et y a fait pénétrer les dogmes les plus bizarres. Ainsi, les Égyptiens croyaient Apis né d'une génisse fécondée par le soleil (1). Les Scythes rapportaient

(1) VOGEL, Rel. der Ægyp. p. 175.

leur origine à une vierge accouchée par un prodige d'un enfant qu'ils nommaient Scytha (1). Une vierge était mère de Tagès (2). Les Chinois, dont les traditions tiennent manifestement à d'anciens dogmes sacerdotaux, disent que la naissance de Fo-Hi fut miraculeuse, en ce qu'il n'eut point de père. Xaca, dans l'une de ses apparitions, au Tibet (3), et Mexit-Li et Vitzliputzli, au Mexique, sortirent du sein d'une jeune fille étrangère aux mystères de l'hymen. Les Asiomis, Dioscures indiens, qui, doués d'une beauté comme d'une jeunesse éternelle, parcoururent à cheval le globe, en guérissant les maux du corps et de l'âme, sont nés d'une cavale que l'astre du jour imprégna de ses rayons. Sita, l'épouse de Rama, eut un sillon pour berceau (4); et la plus glorieuse

(1) DIONORE. Cette vierge avait de la ceinture en bas la forme d'un serpent ou d'un poisson. Le fétichisme s'alliait ainsi à l'idée mystique. Hérodote, au lieu de la supposer vierge, lui attribue avec Hercule un commerce secret. On reconnaît là l'esprit grec, c'est-à-dire anti-sacerdotal, s'efforçant toujours de s'assujettir les fables sacerdotales.

(2) CICER. de Divin. II. 23. ARNOB. adv. Gentes, II, 62.

(3) GEORGH Alph. Tibet. Pref. p. 16.

(4) Ramayan, p. 368.

des incarnations de Wichnou est celle où sous le nom de Crishna il vit le jour, sans que sa mère eût subi les caresses d'un homme (1).

Cette idée ne serait-elle pas venue de l'importance attachée par les peuples sacerdotaux à la sainteté des abstinences et des privations contre nature? Le germe se trouve sans doute dans le cœur humain. Nous l'avons indiqué chez le sauvage : mais les prêtres ont développé ce germe; ils en ont fait un dogme qu'ils ont inséré dans leurs récits mythologiques. L'union des sexes a été réprouvée dans les cieux comme sur la terre; et la divinité, même en s'incarnant, n'a pas voulu devoir sa naissance à un acte impur (2).

Il est à remarquer que le désir d'épargner aux dieux les souillures d'une naissance mortelle a jeté quelquefois les prêtres dans des

(1) ROGERS, Pagan. Ind. II, 3; CREUTZ. III, 134. D'anciennes images de la vierge la représentent comme une femme ayant les pieds sur un croissant et la tête couronnée d'étoiles; et dans la mythologie indienne, la mère de Crishna est représentée de même.

(2) De-là peut-être, chez les chrétiens, les disputes sur la conception immaculée.



fiction plus indécentes que la notion vulgaire qu'ils se proposaient d'éviter. La belle Amogha devient enceinte de Brama par des moyens que nous ne pouvons décrire, et l'oreille virgine de la jeune Andani lui sert à concevoir d'une manière aussi obscène qu'étrange le fils de Schiven, Hanouman, le satyre des Indiens, et l'auxiliaire actif et intelligent des dieux dans leurs guerres.

Ce qui confirmerait la conjecture que nous hasardons, c'est qu'aucune notion semblable n'apparaît chez les Grecs, à l'époque où leur mythologie devient un système régulier. Si Hésiode ou Nonnus nous transmettent quelques fables du genre de celles que nous venons d'emprunter à l'Inde, elles sont antérieures au règne de Jupiter, ou ne racontent que les aventures de sa jeunesse. Ce dieu veut faire violence à Vénus, et son ardeur trompée par la résistance de la déesse, féconde une pierre qui accouche d'un fils au bout de dix mois (1). Ce mythe remonte donc à la période cosmogonique

(1) ARNOB. V, 162; NONNUS, lib. XIV.

que nous avons prouvé tant de fois être étrangère à la Grèce. Minerve s'élance toute armée du cerveau de Jupiter, et Vulcain est le fruit du courroux solitaire de Junon contre un époux infidèle. Mais nous avons expliqué comment s'étaient glissées dans la mythologie grecque ces deux fables dont la première se rapporte à l'Onga phénicienne et la seconde au Phthas égyptien (1). Tout au plus l'orgueil que met Diane à rester vierge, et ses rigueurs envers ses compagnes plus fragiles, paraîtraient se rapprocher des sévérités sacerdotales : mais ce mythe, emprunté d'Hertha, n'eut jamais d'influence sur la religion, et finit même par être pour les poètes un sujet de raillerie, tant il avait peu d'analogie avec les dogmes recus et révévés du peuple.

Ce n'est pas seulement dans ce qui regarde la virginité et les naissances divines, sans l'intervention de l'union des sexes, que les prêtres ont voulu que leurs dieux se conformassent aux notions des hommes. Il en a été de même relativement aux sacrifices humains, et à la valeur mystérieuse attachée à la souf-

(1) T. II, p. 389.

france. L'adorateur, considérant l'offrande comme d'autant plus efficace, que l'objet offert était plus précieux, a d'abord préféré les animaux aux plantes, puis ses semblables aux animaux, puis enfin les dieux à ses semblables. Il en est résulté que plusieurs nations ont cru que leurs dieux s'étaient immolés sur leurs propres autels.

Cette idée, telle qu'elle se présente dans les cultes de l'Égypte, de la Phénicie et de l'Inde (car elle n'a nul rapport avec un dogme que nous devons respecter comme un objet de vénération pour plusieurs communions chrétiennes), ramenait la supposition que les dieux mêmes ne sont point à l'abri de la mort (1), supposition que le polythéisme indépendant s'empresse de reléguer dans des traditions obscures; et elle était favorisée par les allégories cosmogoniques.

Dans les cosmogonies indiennes, fondées sur le panthéisme, la création est un sacrifice. Le dieu qui existe seul se sacrifie, en se divisant violemment, et en tirant le monde de son essence (2).

(1) Tome I, 2<sup>e</sup> édit.

(2) V. le Rigvéda, dernier chapitre de l'Aitareya Brahmana.

Telle est l'une des significations de la légende de Bacchus déchiré par les Titans; d'Osiris, dont les membres sont dispersés sur tout l'univers; de Mithras égorgé par ses frères, sous le nom d'Iresch (1); Cenrézy, au Thibet, se brise également la tête contre un rocher pour créer le monde.

D'autres fois, imitant les usages de leurs adorateurs plus scrupuleusement encore, les dieux sacrifient ce qu'ils ont de plus cher, leurs enfants, race divine comme eux (2).

Cette notion d'un sacrifice divin avait donné lieu, chez les Mexicains, à un étrange usage. Dans une de leurs fêtes les plus solennelles, les prêtres frappaient au cœur le dieu que leurs hommages avaient honoré, et distribuaient aux assistants ce cœur mis en pièces, nourriture mystique qui leur procurait la protection du ciel (3).

(1) Bouddha est sacrifié de la même manière, mis en pièces par les démons, avalé par son pontife, qui découvrant qu'il sert de prison au dieu qu'il adore, se tue pour le mettre en liberté; il renaît et ressuscite à son tour le pontife qui s'est immolé pour lui.

(2) Mythologie phénicienne. (WAGNER, 285-286.)

(3) On nommait cette fête Téoculao, la fête du dieu

A cette fiction de la mort des dieux, se joint le mérite de la douleur volontaire. Sommonacodom descend aux enfers pour y souffrir durant cinq cents générations successives (1) : Esmoun et Attys se mutilent (2) :

qu'on mange. Un homme qui s'est appliqué à commenter toutes les idées mystiques de la théologie indienne, et à rattacher toutes les superstitions à ce mysticisme, dit à ce sujet des choses curieuses, en ce qu'elles montrent la série de subtilités à l'aide desquelles on a substitué aux sacrifices offerts à Dieu, le sacrifice de Dieu lui-même. « C'est sur l'autel que l'homme et la divinité se rencontrent. Là s'accomplit la mystérieuse union de l'âme avec son créateur. C'est là que l'homme souffre et se régénère dans les flammes de l'holocauste. Dans la famille primitive, chaque sacrifice était le repas. Le sacrificeur communiait avec la divinité; il communiait ensuite avec le genre humain. Chacun, en mangeant de la victime sacrifiée, se nourrissait de la substance du créateur devenu victime et créature. On sacrifiait l'homme-dieu, et ceux qui assistaient à ce sacrifice, en qualité de pontifes ou de simples fidèles, communiaient avec le médiateur, se nourrissaient de sa divine substance. Ces idées ont profondément pénétré dans le culte de Bacchus, dieu du vin, qui est le sang de l'univers, et dans celui de Cérès, déesse du pain, qui est la chair de ce même univers. » (Catholique, XXIII, 247.)

(1) LALOUÈRE, II, 14.

(2) V. sur l'histoire d'Esmoun, CREUTZER (II, 148);

Wichnou, dans sa quatrième incarnation, se macère au fond d'un désert (1). Ditty, son épouse, pratique des austérités effroyables pendant mille années. C'est la douleur divine, la pénitence de Dieu, la Tapasya, comme disent les Vèdes, qui a produit le monde : cette même douleur est nécessaire pour le sauver. Les Indiens ont supposé de tout temps que la nature divine entrait dans les sacrifices, comme partie souffrante (2). Leurs dieux en s'immolant expirent dans une agonie longue et cruelle. Le principe qui engageait les adorateurs à tant de macérations qui nous font frémir les entraînait à se figurer les objets de leur adoration, s'imposant, suivant leur essence plus sublime, des macérations plus étonnantes encore et plus douloureuses. Mais comme l'intelligence,

WAGN. (286); MEIN. (Cr. Gesch., I, 70); et pour les diverses légendes sur les mutilations d'Attys, WAGNER (238).

(1) V. sur les souffrances et les mutilations de Brama, ROGER (Pag. Indien, II, 1); SONNERAT (I, 128-129); ANQUETIL (139), et WAGNER (221-228).

(2) V. les notes du traducteur de Sacontala, p. 294.

même en s'égarant, aime à lier ses conceptions entre elles, et à leur donner une sorte d'unité, l'hypothèse de la chute primitive est d'ordinaire le nœud de cette espèce de drame. Les dieux prêtent par leurs souffrances une assistance surnaturelle à l'espèce humaine déchue. Le dieu médiateur rétablit la communication interrompue. La purification de l'homme s'opère par les tourments du Dieu qui l'expie (1). La nécessité d'une telle expiation s'est transmise de siècle en siècle et a pénétré dans le christianisme pour s'y maintenir jusqu'à nos jours (2). « La foi nous apprend, disent des auteurs « très-modernes, qu'il a fallu pour effacer le « péché inhérent à la nature de l'homme, une « victime théandrique, c'est-à-dire divine et « humaine tout ensemble. Peut-être les inven- « teurs des sacrifices humains chez les nations

(1) Cette expiation est désignée dans l'ancienne religion chinoise (GOERRES, I, 146) et dans la croyance lamaïque (ib. I, 163-164) par le mot de rédemption. Les Brames dans leurs prières demandent au soleil le sacrifice d'Indra, descendant du rang de créateur au rang de créature, mourant et renaissant chaque jour pour consommer de nouveau la mort expiatrice.

(2) C'est par le sang, c'est par la souffrance du Logos, disent les chrétiens indianisants de nos jours, que le monde doit être réconcilié avec son auteur.

« idolâtres avaient-ils appris cette vérité par  
« quelque tradition vague, et les rites qui  
« nous révoltent n'étaient de leur part qu'une  
« tentative pour trouver la victime destinée à  
« délivrer le genre humain par sa mort (1). »

Rien de pareil dans les religions indépendantes. Si les dieux d'Homère sont exposés à souffrir, c'est une suite de leur nature imparfaite et bornée. Leur douleur n'a rien de mystérieux et ne profite point à la race mortelle.

(1) PELLOUTIER, VIII, 34; FERRAND, Esprit de l'histoire, I, 374. M. de Maistre, par une suite de la même idée, dit que « le genre humain ne pouvait deviner le sang dont « il avait besoin. » (Eclairciss. sur les sacrif., p. 455.) On ne verra point, nous l'espérons, dans cette réfutation d'idées qui nous paraissent hasardées ou fausses, une attaque dirigée contre la croyance, pour laquelle nous avons si souvent manifesté notre reconnaissance et notre respect. Le christianisme, ramené à sa simplicité primitive, et combiné avec la liberté d'examen, c'est-à-dire avec l'exercice de l'intelligence que le ciel nous accorde, n'a rien à perdre en se dégageant des subtilités vaines et parfois féroces, dont l'imagination de ses commentateurs l'a environné, et nous pensons servir cette doctrine céleste, en la délivrant des auxiliaires qui lui donnent une ressemblance trompeuse avec les religions imposées aux peuples de l'antiquité par des corporations ambitieuses; auxquelles le sacerdoce chrétien s'indignerait certainement de se voir comparé.